AGNÈS BONNIN
Université McGill

Entre virginité et maternité : corps et rôles féminins chez Zola

Chez Émile Zola comme chez beaucoup d'écrivains ayant ponctué leur production romanesque d'écrits théoriques sur l'écriture, il est nécessaire de faire la part des choses entre des intentions souvent rigides et les fictions qui en résultent. Cette remarque vaut autant pour les thèses scientifiques du *Roman expérimental* que pour les déclarations préalables à la rédaction des *Rougon-Macquart*[1]. Ainsi, lorsqu'il écrit *Différences entre Balzac et moi,* quelques mois avant d'entreprendre la rédaction de son « roman des origines », *La fortune des Rougon,* Zola précise : « Balzac dit qu'il veut peindre les hommes, les femmes et les choses. Moi, des hommes et des femmes, je ne fais qu'un, en admettant cependant les différences de nature, et je soumets les hommes et les femmes aux choses[2]. » Cette « différence de nature » est fondamentale, car si ne faire qu'un des hommes et des femmes peut laisser entendre que Zola assigne aux femmes une responsabilité sociale équivalente à celle des hommes[3], cela ne signifie pas pour autant que l'écrivain tranche avec les idées communément admises sur ce que ses contemporains désignent encore comme le « beau sexe ». Sans doute, il s'insurge contre l'éducation donnée aux jeunes filles et fait régulièrement des femmes les porte-parole de ses idées[4] ; mais cet avant-

gardisme concerne peu le domaine de la sexualité féminine. Nous verrons que Zola ne parvient à résoudre les contradictions d'un certain discours du désir masculin qu'au prix d'un paradoxe : à ceux qui refusent aux femmes le libre exercice de leur sexualité tout en leur en imposant les séductions, il répondra par une idéalisation figée de la femme, exaltée simultanément dans la virginité et dans la maternité. Pour lui comme pour la majorité des hommes de son temps, la femme conserve bien des « différences de nature » essentielles.

Les médecins, en particulier, ont insisté sur ces différences entre les hommes et les femmes, s'évertuant à les entretenir plutôt qu'à les gommer ou à en démontrer le peu de fondement. Statistiques à l'appui, ils font naître et perdurer des discours sur la débilité congénitale de la femme : sans que soient mentionnées les conditions de vie éprouvantes qui en sont la véritable cause, le taux de mortalité féminine, supérieur à celui des hommes, est tout au long du XIXe siècle attribué à une faiblesse naturelle de la femme, faiblesse que son origine biologique empêche par là même de combattre ou de surmonter[5]. Pour eux, toute maladie de femme est nécessairement complexe, voire impossible à comprendre et donc à traiter, relevant souvent de la seule condition féminine, où les règles, les grossesses et les accouchements, entre la puberté et la ménopause, jalonnent autant de crises possibles. Ils hésitent longtemps à situer le siège de maladies considérées comme propres aux femmes ailleurs que dans la matrice : dans les années 1870, *Le grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse impute encore l'hystérie et la nymphomanie à l'utérus, plutôt qu'à l'encéphale[6].

Avancer qu'ils ont longtemps été exclus de leur intimité au profit des sages-femmes ne peut suffire à justifier l'attitude complaisante des médecins à l'égard des femmes, voire leur ignorance de certaines réalités. En effet, dès le début du XIXe siècle, les médecins remplacent au chevet des parturientes assez fortunées pour réclamer leurs soins, les sages-femmes auxquelles la tradition et une certaine solidarité féminine assuraient jusqu'alors l'exclusivité de la sphère de la reproduction. Ce mouvement se généralise tout au long du siècle, et, très vite, les sages-femmes doivent subordonner leur pratique aux savoirs des médecins pour ne pas être totalement évincées[7]. Même si ce sont encore elles qui, la plupart du temps, assistent aux naissances, elles n'agissent plus que conformément aux ordres des médecins qui les ont instruites. Ainsi, s'imposant graduellement dans les derniers domaines qui leur demeuraient encore pudiquement interdits, les médecins s'approprient le contrôle de la maternité et s'emparent de la sexualité féminine. Désormais admis dans la bourgeoisie, ils exercent une influence grandissante auprès des femmes qui écoutent et respectent leurs injonctions au même titre que celles émanant de leur mari et père, dont le médecin est devenu le semblable[8]. Insidieusement, sans qu'elles s'en défendent, le discours médical et les préjugés qu'il transmet va s'imposer à celles qui en sont l'objet. Car bien qu'ils vivent régulièrement dans l'intimité des femmes, les médecins ne changent pas d'opinion sur leur faiblesse naturelle. Bien au contraire, au fur et à mesure que les médecins gagnent la confiance du milieu bourgeois et s'immiscent dans la vie privée des femmes, ils disposent de nouveaux arguments en faveur des idées qu'ils ont toujours défendues.

C'est dans les progrès de la science, domaine aux vérités incontestables s'il en est, que les médecins puisent les éléments propres à renforcer le discours sur l'infériorité naturelle de la femme. Prenant modèle sur les sciences expérimentales, les médecins aspirent à conforter leur position par des observations objectives et rationnelles. Des recherches évolutionnistes démontrant que les filles sont conçues au moment où l'ovule n'a pas atteint son plein développement, ils déduisent que les femmes ne sauraient avoir quelque supériorité sur l'homme[9]. De même, l'étude des crânes indique clairement l'infériorité quantitative des cerveaux féminins, dont on conclut immédiatement à une infériorité qualitative : aux hommes l'intelligence et le génie, aux femmes l'instinct et la sensibilité. Découvrir, par la suite, que le cerveau d'un des plus grands rationalistes du XVIIIe siècle, Voltaire, était ridiculement petit, contraint les médecins à une pirouette intellectuelle qui devra se répéter à maintes occasions. Bien vite, les certitudes scientifiques qui devaient corroborer les idées sur les femmes s'avèrent chancelantes. On assiste alors à l'élaboration d'un discours scientifique factice : puisque l'argumentation rationnelle appelée à démontrer la faiblesse de la femme se retourne contre ceux qu'elle devait soutenir, puisque la physiologie reste impuissante à attester une différence d'essence entre hommes et femmes, les médecins forcent les faits et l'expérience pour défendre, parfois au-delà de toute cohérence, les préjugés que le temps a ancrés dans la mentalité collective[10]. Ce qui importe, c'est avant tout d'établir qu'il existe bel et bien un éternel féminin qui se définit en nature, et non en culture, et d'en convaincre non seulement les hommes, mais surtout les femmes.

Pour y parvenir, les médecins réduisent habilement la femme à sa seule féminité et confirment scientifiquement les femmes dans le rôle qui leur a été octroyé de tout temps. La femme est faite pour être mère, répètent-ils sans se lasser : la science ne prouve-t-elle pas hors de tout doute que l'anatomie de la femme, parfaitement adaptée aux fonctions que la nature lui a dévolues, la destine à porter des enfants ? Mieux, tout indique qu'en se soustrayant à cette exigence biologique, la femme s'expose aux plus troublantes maladies. Le mariage est déclaré médicalement nécessaire, et le sort des filles qui y renoncent met en garde celles qui seraient tentées de les imiter. Les religieuses, d'abord, courent des risques certains sur lesquels s'étend l'article « Fille » du Larousse :

> Le sexe faible, dans le cloître, tombe en proie à des affections cruelles qui souvent l'emportent au tombeau prématurément. [...] L'aménorrhée et les anomalies du flux périodique, l'inertie générale de toutes les fonctions, les accidents innombrables et l'hystérie, le dégoût ou d'étranges désirs altèrent leur santé.

Les vieilles filles ne sont pas mieux loties :

> La femme est essentiellement destinée à la reproduction de l'espèce, et l'empêcher d'y concourir, c'est l'empêcher d'atteindre son but naturel. Cette vérité est tellement incontestable, que la continence est, pour la plupart des filles, une source de maladies. [...] Les organes qui n'ont pas rempli les fonctions auxquelles la nature les a destinés restent évidemment gorgés de fluides qui, faute d'être évacués, s'épaississent, obstruent les canaux où ils se trouvent engagés[11].

Leur prédestination biologique à la maternité sanctionne l'effacement social auquel les médecins, et, derrière eux, la majorité des hommes, désirent continuer de confiner les femmes. Seule condition féminine possible, la maternité est élevée au rang de devoir sacré de perpétuation de l'espèce : concevoir, mettre au monde puis élever le genre humain est une vocation qui élimine d'emblée toute autre ambition publique ou professionnelle. En établissant que le corps féminin, par sa faiblesse et sa conformation anatomique, est scientifiquement voué à la maternité, puis en sublimant ce rôle de mère et d'éducatrice, le discours médical tue dans l'œuf toute contestation possible : ce n'est plus l'homme qui soumet d'autorité la femme à sa coupe, c'est la nature qui, en partageant ses dons entre les deux sexes, a attribué à la femme la glorieuse responsabilité de transmettre la vie, réservant à l'homme d'autres fonctions auxquelles la femme ne saurait raisonnablement aspirer. Axer le discours scientifique sur les qualités physiques de la femme, sur sa sensibilité et sa douceur naturelles et sur les tâches qui en découlent, permet de passer sous silence des potentialités intellectuelles que l'homme veut se réserver, et, ainsi, de resserrer plus étroitement les liens qui attachent la femme à la vie domestique.

Mais qui dit maternité dit inévitablement sexualité féminine, et exalter la première ne peut se faire en ignorant la seconde. Pourtant, autant les médecins sont prolixes lorsqu'ils dissertent sur l'importance d'être mère, autant ils deviennent gauches pour aborder la sexualité qui la précède ; leur discours s'encombre alors de circonlocutions et de précautions langagières, voire de lyrisme, pour préserver l'innocence des jeunes filles

dont les yeux pourraient tomber par mégarde sur leurs articles. C'est qu'il s'agit à la fois de préparer la jeune fille à son rôle d'épouse et de mère et de la mener au mariage dans une ignorance des choses du sexe qui semble seule garante de son honnêteté. Entreprise délicate, puisque de longues années s'écoulent entre la puberté et le mariage, célébré en moyenne à vingt ans. Aussi le discours médical manque-t-il, à propos de la sexualité féminine, d'assurance et de cohésion, et s'avère-t-il incapable de trouver le ton juste.

Écarter les femmes de la sphère publique et museler leurs velléités professionnelles n'implique en effet pas seulement de sublimer leur fonction maternelle: cela exige, par ailleurs, d'entretenir les éléments de leur nature les plus à même de servir les fantasmes masculins, c'est-à-dire d'encourager aimablement leur frivolité et leur goût de la parure. Mais cela n'est pas sans danger: en tolérant la superficialité et les séductions de la femme, l'homme court le risque de favoriser son libertinage. Dénuée d'intellect, renvoyée uniquement à son corps, la femme doit user de ce dernier pour séduire et gagner un mari qui lui fera ensuite remplir sa fonction ultime de mère; encore importe-t-il qu'entre-temps, ce corps ne séduise pas d'amants. Objet de séduction, objet sexuel, le corps féminin se voit ainsi refuser l'exercice autonome de cette sexualité pourtant publiquement affichée. La jeune fille doit être désirable, mais sans désirer elle-même, séduire, mais sans perdre son innocence. Sa sexualité, vouée exclusivement au mari, ne pourra se manifester que dans le cadre étroit du mariage; la femme perd ainsi, au moment même où elle lui est octroyée, toute liberté de pratique sexuelle.

Ce paradoxe d'un corps féminin sexualisé mais dépeint par un discours où domine l'importance de sa virginité, n'est sans doute nulle part plus apparent que dans les débats médicaux entourant le port du corset[12]. Si certains médecins s'insurgent contre les inconvénients, sinon les dangers, qu'il représente pour la santé des femmes[13], la plupart puisent dans l'altération même de cette santé des arguments propres à en maintenir l'usage. Le corset est devenu, au fil du temps, la véritable « charpente du corps de la femme[14] ». On lui attribue « des modifications de formes d'abord temporaires, se transmettant ensuite par hérédité et constituant ainsi une espèce permanente comme on a vu ce fait se produire pour les chevaux, les bœufs, les moutons, etc.[15] ». En cautionnant scientifiquement son usage, le discours médical masque le caractère acquis des transformations anatomiques que le corset impose à la femme : il corrobore l'idée d'une fragilité féminine constitutive telle qu'elle réclame un soutien vestimentaire, alors même que cette fragilité naît d'un corset comprimant les organes et entravant les mouvements. Parce qu'il emprisonne le corps féminin, le corset neutralise par ailleurs le danger qu'il représente. Sans doute, il encourage le goût du paraître de la femme, il accentue ses séductions, voire en suggère d'inexistantes, mais, modelé par les hommes, il impose au corps féminin les formes de leurs fantasmes. Philippe Perrot explique :

> Ventre comprimé et flancs creusés ne font pas seulement saillir des seins trompeurs et rebondir une croupe factice, ils handicapent aussi le corps, l'écorchent et le mutilent au point de le réduire à une passivité, à une fragilité, voire à une frigidité qui

> constituent bien une manière de gage, d'apaisement contre l'anxiété que susciteraient chez l'homme l'activité, la force, le désir[16].

Paralysée dans un attirail complexe de baleines, de lacets, d'agrafes, de boutons dont elle ne peut s'extraire seule, la femme est incapable de toute initiative sexuelle, alors même que sont accentués ses attraits physiques. L'homme a tout à y gagner : un corps féminin conforme à ses désirs mais trop contraint pour tirer lui-même avantage de ses séductions, et l'assurance que la femme continuera de se soumettre à la servitude du corset, instrument obligé pour accéder au mariage, c'est-à-dire à l'unique avenir doté de quelque reconnaissance sociale.

Émile Zola est sensible à cette atmosphère trouble entourant la sexualité féminine. Il y décèle l'une des caractéristiques majeures de l'époque dépravée qu'il veut peindre et y consacre en totalité l'un des romans de son cycle romanesque. *Nana* se voudra « le cul dans sa puissance ; le cul sur un autel et tous sacrifiant devant[17] ». « Le sujet philosophique est celui-ci », précise-t-il dans son *Ébauche :* « Toute une société se ruant sur le cul. Une meute derrière une chienne, qui n'est pas en chaleur et qui se moque des chiens qui la suivent. Le poème des désirs du mâle, le grand levier qui remue le monde[18]. » On le voit bien, Nana ne doit être que la projection, somme toute passive, des fantasmes masculins. Rien, chez elle, n'est le résultat d'un calcul : si elle dévore les hommes et les jette à la ruine les uns après les autres, c'est moins pour bâtir une fortune, qu'elle est d'ailleurs bien incapable de conserver, que pour distraire son ennui. Elle a ce cri du cœur, en apprenant le suicide d'un de ses amants :

> C'est ça, tapez sur Nana, tapez sur la bête ! [...] Cependant, quand on n'a rien à se repprocher, quand on a sa conscience pour soi [...] Ce sont eux, oui, ce sont eux ! [...] Et ils étaient pendus après mes jupes, et aujourd'hui les voilà qui claquent, qui mendient, qui posent tous pour le désespoir [...] N'étaient-ils pas toujours une douzaine à se battre pour inventer la plus grosse saleté ? [...] On tombe sur les femmes, alors que ce sont les hommes qui exigent des choses [...] lorsque j'allais avec eux, n'est-ce pas ? eh bien ! ça ne me faisait pas plaisir, mais pas plaisir du tout. Ça m'embêtait, parole d'honneur[19] !

Zola insiste sur ce point : il ne faut pas « la faire spirituelle, ce qui serait une faute[20] » ; mais

> tête d'oiseau, cervelle toujours en mouvement, avec les caprices les plus baroques... Avec cela, finissant par considérer l'homme comme une matière à exploiter, devenant une force de la nature, un ferment de destruction, mais cela sans le vouloir, par son sexe seul et par sa puissante odeur de femme détruisant tout ce qu'elle approche. (*RM* II, 1677)

Jusqu'à la fin, Nana garde « son inconscience de bête superbe, ignorante de sa besogne, bonne fille toujours » (*RM* II, 1470). L'absence de tout dessein prémédité, cette candeur de son sexe pourrissant tout autour de lui sont essentielles : elles entérinent l'image d'une sexualité féminine coupable et vorace par nature, irrémédiablement porteuse de malheur et de mort. Le sexe de celle qui est présentée tout au long du roman comme une « mangeuse d'hommes » (*RM* II, 1118), et avec lui celui de toutes les femmes, puisque « toutes les femmes se valent [...] toutes noceuses et compagnie » (*RM* II, 1272, 1274), affirme Nana elle-même, est le gouffre béant qui

menace d'engloutir les hommes. Le comte Muffat le sent bien, lui dont la volonté est balayée par « une sensation de chute dans la folie de la chair s'élargissant, gagnant et emportant le monde, autour de lui » (*RM* II, 1277). Entre le sort de Nana et celui d'Octave Mouret du *Bonheur des dames,* qui érigent tous deux leur fortune sur l'exploitation du sexe opposé, transparaît toute la différence de traitement d'une époque incapable d'exorciser sa peur de la femme. Nana meurt de la petite vérole, entourée de femmes, le visage rongé par cette pourriture dont elle a empoisonné ses amants, alors que Mouret, « inventeur d'une mécanique à manger les femmes[22] », pose en conquérant sur le tas de ruines, sciemment entassées, sur lequel il élève son grand magasin, temple triomphal voué à son « unique passion de vaincre la femme » (*RM* III, 612)[23].

Peu d'avenues s'offrent à celles qu'une sexualité, d'emblée perçue comme dangereuse, voire fatale, condamne à racheter cette tare originelle. La solution la plus radicale consiste à éviter toute occasion de l'exercer et à disparaîttre avant qu'elle n'éclose. Chantal Bertrand-Jennings souligne, avec d'autres critiques, « l'insistance avec laquelle chez Zola les jeunes filles meurent à l'aube même de leur entrée dans la vie, comme pour préserver *in extremis* une virginité précaire[24] ». C'est le cas par exemple de Jeanne Grandjean, emportée par la maladie à douze ans dans *Une page d'amour,* ou de la Catherine Maheu de *Germinal,* qui, tout juste pubère, meurt après s'être donnée à Étienne.

Mais, dût-elle s'accomplir, la sexualité féminine pourra être absoute *a posteriori* par la maternité, à la condition toutefois que cette maternité soit vécue comme un véritable sacerdoce. Car, chez Zola, mettre

un enfant au monde ne signifie pas forcément être mère au sens noble du terme : cela implique de renoncer à la condition d'amante, de troquer l'amour passionnel pour un amour maternel prédominant, sinon exclusif. Un exemple extrême des mères dénuées de tout instinct maternel est celui de Nana, qui accouche à seize ans d'un enfant de père inconnu, enfant chétif qu'elle met en nourrice, puis place chez une tante, ne se souvenant de son existence que lors de brusques bouffées d'amour, qui, à l'image de toutes ses toquades, s'éteignent aussi brusquement qu'elles se sont enflammées[25].

D'autres personnages féminins subissent la maternité comme une erreur de parcours dans une existence où elles aspiraient à n'être qu'amantes. Christine Hallegrain, dans *L'œuvre*, est l'une de ces femmes. Dès le premier chapitre du roman, Zola laisse deviner la sensualité qui dort chez cette jeune fille et qui éclatera au grand jour lorsqu'elle deviendra la maîtresse du peintre Claude Lantier :

> [...] une femme était née de la jeune fille, l'amante qui se débattait chez la vierge [...] Elle se révélait ce qu'elle devait être, malgré sa longue honnêteté : une chair de passion, une de ces chairs sensuelles, si troublantes, quand elles se dégagent de la pudeur où elles dorment. D'un coup et sans maître, elle savait l'amour, elle y apportait l'emportement de son innocence[26].

La naissance du petit Jacques ne transforme en rien ses habitudes amoureuses, bien au contraire ; à la négligence que Christine manifeste envers l'enfant se joint un regain d'ardeur érotique :

> La maternité ne poussait pas en elle [...] ; elle se lassait, se rebutait tout de suite [...] Et, quand les choses se gâtaient par trop, elle ne savait que se jeter aux bras de son cher amour : c'était son refuge, cette poitrine de l'homme qu'elle aimait, l'unique source de l'oubli et du bonheur. Elle n'était qu'amante, elle aurait donné vingt fois le fils pour l'époux. Une ardeur l'avait reprise après la délivrance, une sève remontante d'amoureuse qui se retrouve, avec sa taille libre, sa beauté refleurie. jamais sa chair de passion ne s'était offerte dans un tel frisson de désir. (*RM* IV, 153.)

Vite laissé à lui-même, continuellement relégué au second rang, derrière son père, Jacques meurt quelques années plus tard dans la quasi-indifférence de ses parents. Mais la disparition de ce « témoignage de [sa] grande passion d'autrefois » (*RM* IV, 209) ne vient pas soulager Christine. La mère en elle a nui à l'amante, ravageant le corps que son mari n'adore plus que sur le portrait qu'il en a fait quinze ans auparavant. Même évincée, la maternité reprend ses droits par delà la mort de l'enfant, dans cette sexualité que la femme lui a préférée : Christine sombre dans une fièvre cérébrale après le suicide de Claude, pendu devant ses femmes peintes, et Nana meurt décomposée par la petite vérole que lui a transmise son fils. En refusant leur maternité, ces femmes ont tout perdu : leur enfant, d'abord, dont le décès proclame haut et fort leur abandon, mais surtout, plus importante à leurs yeux, cette sexualité qu'elles avaient refusé d'écarter après la naissance de leur fils. Christine voyait juste en craignant, lors de sa grossesse, « que cet accident-là ne fût la fin de [son] grand amour » (*RM* IV, 151).

C'est que, chez Zola, la maternité et la sexualité ne sont pas compatibles. Si la maternité sublime rétrospectivement la sexualité qui a été indispensable à son accomplissement, c'est à condition qu'elle s'efface une fois la grossesse amorcée. Hélène Grandjean, personnage central d'*Une page d'amour,* semble l'avoir compris, puisque toute son attention, tout son amour, sont exclusivement consacrés aux soins de sa fille Jeanne, à la santé fragile et nerveuse[27]. Mais ce dévouement relève moins de sa propre volonté que des circonstances; veuve d'un homme épousé sans passion, elle a été mère sans même avoir été amante:

> [Son mari] Charles l'adorait, se mettait par terre, le soir, quand elle se couchait, pour baiser ses pieds nus. Elle souriait, pleine d'amitié, en lui reprochant d'être bien enfant. Alors, une vie grise avait commencé. Pendant douze ans, elle ne se souvenait pas d'une secousse. Elle était très calme et très heureuse, sans une fièvre de la chair ni du cœur, enfoncée dans les soucis quotidiens d'un ménage pauvre. Charles baisait toujours ses pieds de marbre, tandis qu'elle se montrait indulgente et maternelle pour lui. Rien de plus[28].

Dénuée de tentation d'ordre charnel, la maternité d'Hélène s'exerce, auprès d'un mari idolâtre puis auprès de sa fille, « dans une dignité et dans une fermeté absolues » (*RM* II, 850). Mais la rencontre d'Henri Deberle vient bouleverser la « route unie et toute droite » (*RM* II, 850) de son existence. Combattue tout au long du roman, cette passion qu'elle assouvit dans une étreinte unique dont elle sort sans « remords ni joie » (*RM* II, 1035) coûtera la vie à sa fille, dont la jalousie exacerbée a deviné la trahison de sa mère.

Hélène sort doublement perdante de son aventure, puisqu'en tentant de faire cohabiter maternité et sexualité, elle s'est vue privée de l'une comme de l'autre. Non seulement enterre-t-elle sa fille sans avoir obtenu son pardon, mais elle retombe dans la froideur des sens dont sa passion l'avait un instant extraite. Dénuée désormais de jouissance sexuelle comme de maternité, sa vie reprend « sa marche lente sur la route toute droite » (*RM* II, 1089), au bras d'un second époux qui, « le soir des noces, [...] avait baisé ses pieds nus, ses beaux pieds de statue qui redevenaient de marbre » (*RM* II, 1089).

Le péril est grand : si une femme comme Hélène Grandjean, qui gardait jusque dans sa nudité « une majesté, une hauteur d'honnêteté et de pudeur qui la laissait chaste » (*RM* II, 810), a pu s'égarer jusqu'à se juger, deux ans après sa chute, comme « une personne étrangère, dont la conduite l'emplissait de mépris et d'étonnement » (*RM* II, 1089), qu'en sera-t-il des femmes moins armées pour se défendre contre la tentation de la chair ? Celles-ci, sans doute, leurs sens une fois éveillés par la sexualité, ne sauront la sacrifier à une maternité pourtant rédemptrice. Aussi est-ce moins la maternité biologique que la maternité spirituelle[29] qui est exaltée par Zola, la meilleure façon de conjurer le danger que représente la sexualité étant encore d'accéder à la maternité sans s'exposer auparavant à l'union charnelle.

Dans son acceptation stricte, cela implique un instinct maternel préalable à la puberté, c'est-à-dire préalable à toute sensation d'ordre sexuel. La jeune Eulalie Bijard de *L'assommoir*, en particulier, en fait preuve[30]. Elle manifeste envers son frère et de sa

sœur une abnégation totale et un amour maternel précoce :

> Depuis que le père Bijard avait tué sa bourgeoise d'un coup de pied dans le ventre, Lalie s'était faite la petite mère de tout ce monde [...] Sans rien dire, d'elle-même, elle tenait la place de la morte, cela au point que sa bête brute de père, pour compléter sans doute la ressemblance, assommait aujourd'hui la fille comme il avait assommé la maman autrefois. [...] jamais Lalie ne se révoltait [...] À huit ans, [...] elle parlait des enfants comme si elle avait déjà eu deux ou trois couches dans sa vie[31].

Eulalie mourra d'avoir manifesté avant son heure un dévouement trop entier pour son âge, s'éteignant en véritable martyre, dans un dernier regard jeté sur ses enfants qu'elle n'aura pas eu le temps « [d'élever] tout à fait » (*RM* II, 758) : « Elle mourait d'avoir eu à son âge la raison d'une vraie mère, la poitrine encore trop tendre et trop étroite pour contenir une aussi large maternité. [...] On adore dans les églises des saintes fouettées dont la nudité est moins pure » (*RM* II, 759). Il n'est pas exclu, cependant, que Zola ait fait disparaître cette enfant-mère avant sa puberté pour prévenir tout attiédissement de sa fibre maternelle, pour lui éviter de devoir choisir entre cette maternité vécue depuis l'enfance et une sexualité naissante, même si cette dernière devait avoir pour résultat de mener à une maternité biologique. Bien sûr, Eulalie agissait avec un désintéressement hors du commun dont aucun indice ne laissait attendre le déclin ; mais l'exemple d'Hélène Grandjean montrait assez combien toute mère biologique, même la plus chaste et la plus dévouée, risquait de céder aux tentations de la chair.

L'idéal demeure donc, chez Zola, des jeunes filles ayant passé le cap de la puberté, c'est-à-dire des jeunes filles qui, d'une part, ont acquis assez de vigueur physique et morale pour être à même d'assumer les responsabilités et les tracas de la maternité, et qui, d'autre part, ont fait le choix, conscient ou forcé, mais toujours consenti, d'une existence virginale, consacrée tout entière à ceux qu'elles considèrent comme leurs enfants. Denise Baudu, d'*Au bonheur des dames,* est le premier modèle de cette maternité adoptive que nous présente Zola. De son premier emploi comme simple vendeuse dans le grand magasin d'Octave Mouret, où elle se prive du nécessaire pour pouvoir subvenir aux besoins de son plus jeune frère et soutenir les frasques amoureuses de l'aîné, jusqu'à son ascension professionnelle et l'emprise amoureuse qu'elle prend sur son patron, Denise consacre toutes ses ressources à Pépé et à Jean, même après leur entrée au collège et leur mariage : « [...] tout son argent allait à eux, comme autrefois. Ils étaient sa seule raison de vivre et de travailler, puisque, de nouveau, elle jurait de ne se marier jamais. » (*RM* III, 777.) Si, dans les dernières lignes du roman, elle accepte la demande en mariage de Mouret, dont elle avait refusé de devenir la maîtresse, ce n'est pas sans lui avoir opposé ses deux frères, qu'il adoptera à son tour. Ainsi n'admet-elle de connaître une vie sexuelle qu'une fois ses responsabilités de mère remplies et ses enfants grandis ; nul doute qu'elle se serait refusée à Mouret, qu'elle aime, pourtant, si l'alternative entre sexualité et maternité s'était présentée à elle.

Mais cet idéal féminin se précise encore avec le personnage de Pauline Quenu de *La joie de vivre,* roman

qui suit immédiatement *Au bonheur des dames*[32]. jeune orpheline de dix ans recueillie en tutelle par son oncle Chanteau, Pauline manifeste dès son arrivée un « bonheur de se dépouiller[33] » auprès de « tout ce qui vivait, tout ce qui souffrait » (*RM* III, 856). Sa générosité, sa « charité active » élargies aux enfants du village qu'elle bouscule et régente « avec maternité » (*RM* III, 897), en font très vite la garde-malade et le soutien de la famille Chanteau[34]. Manifestant pour son oncle atteint de goutte une « intelligence du mal deviné et soulagé » (*RM* III, 836) qui ne faillira pas avec les ans et l'égocentrisme grandissant du malade, elle soigne sur son lit de mort une tante qui la déteste, et sacrifie sa fortune et ses sentiments personnels au bien-être de son cousin Lazare, sur lequel elle « prend peu à peu [...] une autorité grondante de mère » (*RM* III, 883). Ce précoce instinct maternel ne perdure au-delà de la puberté que parce que les troubles de sa sexualité naissante se muent en un désir cérébral de comprendre les fonctions de son corps :

> [...] c'était sur les ouvrages de médecine qu'elle passait des journées entières, les yeux élargis par le besoin d'apprendre [...] Alors, cette enfant de quatorze ans apprit, comme dans un devoir, ce que l'on cache aux vierges jusqu'à la nuit des noces. Elle feuilletait les planches de l'Anatomie, ces planches superbes d'une réalité saignante ; [...] et elle n'avait pas de honte, elle était sérieuse, allant des organes qui donnent la vie aux organes qui la règlent, emportée et sauvée des idées charnelles par son amour de la santé. La découverte lente de cette machine humaine l'emplissait d'admiration. (*RM* III, 854.)

À la terreur qu'éprouve Pauline lors de la « débâcle de cette marée de sang » (*RM* III, 854) de ses premières règles, dont sa tante ne l'avait pas prévenue, succède une « joie de son épanouissement, la sensation victorieuse de grandir et de mûrir au soleil », la fierté de ce « sang qui montait et qui crevait en pluie rouge » (*RM* III, 857). Le plaisir qu'elle éprouve à regarder les transformations de son corps est désormais sans culpabilité, sans ambiguïté : « C'était la vie acceptée, la vie aimée dans ses fonctions, sans dégoût ni peur, et saluée par la chanson triomphante de la santé. » (*RM* III, 857.)

Zola insiste sur ce besoin de donner la vie comme étant préalable, chez Pauline, à tout désir sexuel : ainsi le sentiment de fraternité qu'elle éprouve depuis l'enfance envers son cousin ne se transforme-t-il en amour que sous « le coup de fouet de l'instinct génésique » (*RM* III, 869) qui monte en elle et se tourne naturellement vers le seul homme présent dans la solitude de son existence. Ce n'est donc qu'en étant continuellement sublimées en désir de maternité que les tentations sexuelles de Pauline trouvent leur justification. La « sensation de désastre et d'anéantissement » (*RM* III, 1042), « la jalousie la [prenant] aux entrailles » (*RM* III, 1044) qu'elle éprouve le soir des noces de Lazare, auquel elle a renoncé pour lui faire épouser Louise qui, croit-elle, le rendra heureux, naissent moins des images charnelles qu'évoque la nuit de noces que de sa fertilité inutile :

> D'un geste violent, elle fit glisser son jupon, enleva sa chemise ; [...] Ce n'était donc pas pour elle, cette moisson de l'amour ? Jamais sans doute les noces ne viendraient. Son regard descendait de sa gorge, d'une dureté de bouton éclatant de sève, à ses hanches larges, à son ventre où dormait une maternité

> puissante. Elle était mûre pourtant, elle voyait la vie gonfler ses membres, fleurir aux plis de sa chair en toison noire, elle respirait son odeur de femme, comme un bouquet épanoui dans l'attente de la fécondation. (*RM* III, 1043.)

Ses menstruations, autrefois reçues comme un gage triomphal de maternité future, s'écoulent alors comme un lancinant rappel de sa « vie qui s'en allait inutile » (*RM* III, 1043)[35]. Elles souligneront de nouveau, quelques mois plus tard, la perte de sa fécondité, lorsque Pauline ressuscitera littéralement le fils de Lazare et de Louise, « petit être misérable » né avant terme, « de chair si pauvre, d'une fragilité pitoyable » (*RM* III, 1101) auquel elle doit, une heure durant, insuffler sa propre vie, dans « un besoin grandissant de vaincre, de faire de la vie », y apportant « un désespoir obstiné de mère » (*RM* III, 1102). Une dernière fois, Pauline pleure sa virginité :

> Et une dernière révolte montait en elle, sa santé protestait contre ce fils misérable que Louise donnait à Lazare. [...] Dans la largeur de son flanc, aurait tenu un fils solide et fort. C'était un regret immense de son existence manquée, de son sexe de femme qui dormirait stérile. [...] Jamais elle ne serait mère [...] À quoi bon sa puberté vigoureuse, ses organes et ses muscles engorgés de sève [...] ? Au lieu de l'avorton pitoyable, [...] elle voyait le gros garçon qui serait né de son mariage, et elle ne pouvait se consoler, et elle pleurait l'enfant qu'elle n'aurait pas. (*RM* III, 1103.)

Mais la vie qu'elle a transmise à celui que tous croyaient mort-né, l'engagement qu'elle prend de l'« [aider] à vivre, comme elle avait eu la joie de l'aider à naître » (*RM* III, 1103), son nom donné à l'enfant dont

elle est la marraine et dont elle fera son héritier, scellent une maternité spirituelle dont Louise n'a été qu'un instrument physique. À cette femme qui n'a su être qu'amante et qui se désintéresse du fruit de ses entrailles, Pauline usurpe moins son fils qu'elle ne rétablit les faits tels que la nature les aurait désirés : Lazare, d'ailleurs, avec lequel elle échange, après la naissance du petit Paul, « un baiser de frère et de sœur, où il n'y avait plus rien du désir dont ils brûlaient encore la veille » (*RM* III, 1105), lui donne son fils. Nul besoin, désormais, de se marier : Pauline, sans plus regretter sa virginité, tient dans ses bras le fils qu'elle a toujours attendu.

Cette rapide analyse de quelques personnages féminins chez Zola nous place devant une évidence : en conciliant, dans un idéal conjoint de virginité et de maternité, les désirs ambivalents de ses contemporains d'une femme qui soit à la fois séductrice et pure, Zola n'en résoud pas la contradiction. Bien au contraire, il accentue la perception de la femme comme naturellement malsaine et dangereuse. En exaltant la maternité, en la présentant comme le seul rôle auquel puisse aspirer la femme, à l'exclusion de tout autre, Zola fait en effet perdurer le topos de la femme comme vorace mangeuse d'hommes. Car non seulement la maternité doit-elle être préférée à la sexualité, mais elle doit idéalement l'exclure : de la sorte est nié tout rappel d'un corps féminin qui ne sait exprimer sa sexualité qu'en termes d'animalité. Souvenons-nous de Nana apparaissant pour la première fois sur la scène du Théâtre des Variétés : ce n'est pas du désir que suscite cette femme dont le narrateur décrira plus tard « le dos [couvert] d'un poil de lionne » ou le sexe « où il y avait de la

bête» (*RM* II, 1271), c'est véritablement un «rut qui [monte] d'elle, ainsi que d'une bête en folie» (*RM* II, 1119). Spirituelle plutôt que biologique, la maternité évite ainsi de s'accomplir par un accouchement qui rappelle inévitablement l'acte sexuel et dont la nudité bestiale «[tue] l'idée de l'amour» pour ne laisser «que l'humanité douloureuse, l'enfantement dans le sang et dans l'ordure, faisant craquer le ventre des mères, élargissant jusqu'à l'horreur la fente rouge, pareille au coup de hache qui ouvre le tronc et laisse couler la vie des grands arbres» (*RM* III, 1096). Surtout, la maternité spirituelle permet d'esquiver toute allusion au trou béant qu'est le sexe féminin, au gouffre qui menace d'avaler l'homme qui s'y risquerait. Françoise ne perçoit-elle pas, dans *La terre,* le sexe élargi de sa sœur en train d'accoucher comme «une vraie cathédrale où le mari devait tenir tout entier[36]»? Mère adoptive, mère spirituelle, la femme conserve ses charmes, mais sans en user; chez Zola comme dans l'imaginaire de ses contemporains, elle demeure perpétuellement désirable dans sa virginité pure, mais dénuée de manifestation sexuelle autonome, et donc des excès et de l'instabilité dangereuse qu'entraîne la passion. La vierge-mère, abdiquant sa signification sexuelle, préserve le fantasme d'une femme soumise au rôle qui lui a été dévolu par une société patriarcale: celui de soutien de l'homme et de dévouement à sa descendance.

Notes

1. H. Mitterand note, à propos de *Nana,* préparée en même temps que le *Roman expérimental*: «L'*Ébauche* de *Nana,* au lieu du souci de reproduire minutieusement, et d'interpréter en savant, les données brutes de la réalité, révélait une tendance de plus en plus manifeste à voir en celle-ci, intuitivement, et poétiquement,

les manifestations de quelques grandes forces élémentaires se partageant la conduite de l'homme et de la société.» («Étude» de *Nana, Les Rougon-Macquart,* Paris: La Pléiade, vol. II, 1961, p. 1670-1671.) Cette édition des *Rougon-Macquart* sera désormais désignée par le sigle *RM.*

2. *Différences entre Balzac et moi,* Manuscrit 10.345 des Nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque Nationale de France, feuillets 14-15, repris dans *RM* V, 1967, p. 1736-1737.
3. C'est la thèse que défend A. Krakowski dans *La condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola* Paris: Nizet, 1974. Voir en particulier p. 16-18.
4. Pensons par exemple à *Pot-Bouille,* dans lequel Zola impute à l'oisiveté, la rêverie et l'ignorance dans lesquelles on laisse grandir les jeunes filles la responsabilité des conflits conjugaux et de l'adultère. De même, Christine Hallegrain, élevée comme une demoiselle par une mère la laissant sans le sou, regrettera une éducation de couvent qui ne lui a pas appris à travailler pour subvenir à ses besoins *(L'œuvre).* Quant à Denise Baudu et Pauline Quenu, elles défendent respectivement les idées de Zola en faveur du grand commerce dans *Au bonheur des dames* et son parti pris contre le pessimisme de Schopenhauer dans *La joie de vivre.*
5. Voir Y. Knibiehler, «Corps et cœurs», dans G. Fraisse et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident IV: Le XIXe siècle,* Paris: Plon, 1991, p. 359.
6. Article «Hystérie»: «L'hystérie est une maladie dont le siège réside, suivant les uns, dans l'utérus, suivant les autres, dans l'encéphale». Article «Nymphomanie»: «La plupart des auteurs considèrent la nymphomanie comme une affection de l'utérus ou de ses dépendances; d'autres en placent le siège dans l'encéphale.»
7. Voir Y. Knibiehler, *op. cit.*, p. 357-359.
8. Voir J. P. Peter, «Les médecins et les femmes», dans J.-P. Aron (dir.), *Misérable et glorieuse, la femme du XIXe siècle,* Paris: Fayard, 1980, P. 88.
9. Voir Y. Knibiehler et C. Fouquet, *La femme et les médecins. Analyse historique,* Paris: Hachette, 1983, p. 214.
10. Voir J. P. Peter, *op. cit.*, p. 85-86.
11. Article «Fille» du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de P. Larousse.

12. Voir à ce sujet P. Perrot, *Le travail des apparences. Le corps féminin, XVIIIe-XIXe siècles,* Paris : Seuil, 1984, p. 167-174.
13. L'article « Corset » du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de P. Larousse explique : « Beaucoup de médecins, et nous pourrions dire les plus savants, n'ont cessé de signaler les terribles désordres que peut produire le corset dans les quatre principales fonctions de l'organisme : la respiration, la circulation, la digestion et la nutrition. Les victimes qu'il a faites sont innombrables, et il a continué son œuvre de désorganisation et de destruction sans que rien ait pu s'opposer à son empire. »
14. Dr Delmas, « Hygiène et médecine », dans *Fashion-Theorie,* T. XXXIII, n° 252, mars 1861, p. 1082, cité dans P. Perrot, *op. cit.,* p. 173.
15. Dr L. Laveran, article « Corset » de Dechambre (dir.) *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales,* Paris : Asselin/Masson, 100 vol., 1864-1889, T. XX, p. 753, cité dans P. Perrot, *op. cit.,* p. 173.
16. P. Perrot, *op. cit.,* p. 172-173.
17. Fiche du personnage de Nana, citée par H. Mitterand dans l'« Étude » de *Nana, op. cit.,* p. 1677.
18. *Ébauche* de *Nana,* citée par H. Mitterand dans *RM* II, p. 1669.
19. É. Zola, *Nana,* dans *RM* II, p. 1468-1469.
20. Fiche du personnage de Nana, citée par H. Mitterand dans l'« Étude » de *Nana, RM* II, p. 1677.
21. *Ibid.*
22. É. Zola, *Au bonheur des dames,* dans *RM* III, 1964, p. 461.
23. Voir C. Bertrand-Jennings, *L'éros et la femme chez Zola,* Paris : Klincksieck, 1977, p. 83-86.
24. C. Bertrand-Jennings, *ibid.,* p. 102.
25. Nana tombe de nouveau enceinte au cours du roman, accident dont la délivrera une fausse couche : « Cela lui semblait un accident ridicule, quelque chose qui la diminuait [...] Et elle en avait une continuelle surprise, comme dérangée dans son sexe ; ça faisait donc des enfants, même lorsqu'on ne voulait plus et qu'on employait ça à d'autres affaires ? La nature l'exaspérait, cette maternité grave qui se levait dans son plaisir, cette vie donnée au milieu de toutes les morts qu'elle semait autour d'elle. » (*RM* II, 1411-1412.)
26. É. Zola, *L'œuvre,* dans *RM* IV, 1966, p. 147-148.

27. On pourra consulter S. L. F. Richards, « The Mother-Daughter Relationship in Emile Zola's *Une page d'amour* », dans *Excavatio,* vol. 2, automne 1993, p. 93-102.
28. É. Zola, *Une page d'amour,* dans *RM* II, p. 848.
29. Nous empruntons ce terme à S. S. Hennessy, « La maternité stérile : une analyse des mères spirituelles dans *Au bonheur des dames, La joie de vivre, Le rêve* et *L'argent* », dans *Excavatio, op. cit.*, p. 103-109.
30. Alzire Maheu, dans *Germinal,* offre un exemple similaire.
31. É. Zola, *L'assommoir,* dans *RM* II, p. 689-690.
32. Voir C. Bertrand-Jennings, *L'éros et la femme chez Zola, op. cit.*, p. 106-107.
33. É. Zola, *La joie de vivre,* dans *RM* III, p. 819.
34. J. Borie analyse le personnage de Pauline dans *Le tyran timide, le naturalisme de la femme au XIXe siècle,* Paris : Klincksieck, 1973, p. 113-131.
35. J. Borie remarque : « Pauline ne connaîtra pas d'autre vie sexuelle que la réapparition de ses règles, épisode banal qui conjugue avec entêtement la tentation et le renoncement. » (*Ibid.*, p. 127.)
36. É. Zola, *La terre,* dans *RM* IV, p. 589.